



HAL
open science

Effacement énonciatif et effets argumentatifs indirects dans l'incipit du "Mort qu'il faut" de Semprun

Alain Rabatel

► **To cite this version:**

Alain Rabatel. Effacement énonciatif et effets argumentatifs indirects dans l'incipit du "Mort qu'il faut" de Semprun. *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 2004, 17, pp.111-130. <halshs-00433209>

HAL Id: halshs-00433209

<https://shs.hal.science/halshs-00433209v1>

Submitted on 22 Nov 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Alain RABATEL
IUFM de Lyon, ICAR, Université Lyon 2

**EFFACEMENT ENONCIATIF
ET EFFETS ARGUMENTATIFS INDIRECTS
DANS L'INCIPIT DU *MORT QU'IL FAUT*
DE SEMPRUN**

On se propose d'appréhender, à partir d'un court fragment de Semprun, les relations entre énonciation et argumentation en examinant si une forme spécifique de désinscription énonciative, dite effacement énonciatif (EE) ne favorise pas un régime spécifique d'argumentation, qu'Amossy 2000 nomme la « dimension argumentative ».

L'incipit du *Mort qu'il faut* contraste avec l'ensemble du texte – un récit autobiographique écrit par un *je* omniprésent, à la subjectivité en général proliférante –, en sorte qu'il présente une mise en œuvre spécifique de la « rhétorique de l'indicible » (Rinn 1998), la description objectivante du lieu étant contrebalancée par des traces ténues de subjectivité (§1). Ces tensions renvoient à un dialogisme interne discret, mais dont la réitération obstinée alimente de nombreuses inférences qui donnent à l'œuvre, de manière inaugurale, sa dimension argumentative (§2). Du fait de l'importance de la dynamique inférentielle construite par le texte, ces mécanismes argumentatifs indirects seront mis en perspective avec la question de l'herméneutique (§3).

1. La gradualité de l'effacement énonciatif

1.1. Définition de l'effacement énonciatif

Selon Vion, l'effacement énonciatif

constitue une stratégie, pas nécessairement consciente, permettant au locuteur de donner l'impression qu'il se retire de l'énonciation, qu'il "objectivise" son discours en "gommant" non seulement les marques les plus manifestes de sa présence (les embrayeurs) mais également le marquage de toute source énonciative identifiable. Plusieurs cas de figure sont alors possibles:

- Faire jouer au langage une fonction purement descriptive selon laquelle il se contenterait de constater et de relater les dispositions d'un monde tel qu'il serait sans l'intervention d'un sujet parlant. Cette disposition particulière peut faire penser à la notion d'énonciation historique par laquelle Benveniste opposait "histoire" à "discours".
- Construire un énonciateur abstrait et complexe, comme celui qui prendrait en charge un proverbe, un slogan publicitaire, un texte de loi, un article non signé de journal.
- Construire un énonciateur "universel" comme celui qui prendrait en charge un discours scientifique ou théorique. On peut, à la limite, considérer que ces deux derniers cas de figure pourraient être regroupés (Vion 2001 : 334).

Comme l'indique Vion, l'EE relève d'un simulacre, en ce que le locuteur ne peut pas ne pas manifester d'une manière ou d'une autre sa présence : c'est la subjectivité qui est la règle (Kerbrat-Orecchioni 1980). En regard, la production de discours objectivants est profondément instable, fragile. Cette idée de « simulacre énonciatif » se retrouve également chez Charaudeau, lorsqu'il évoque

un "jeu" que joue le sujet parlant, comme s'il lui était possible de ne pas avoir de *point de vue*, de disparaître complètement de l'acte d'énonciation, et de laisser parler le discours par lui-même (Charaudeau 1992 : 650).

Plutôt que de définir l'EE comme l'envers discursif négatif d'un endroit linguistique positif (une sorte d'*appareil formel de la non énonciation*), on envisagera l'effacement du locuteur ou de l'énonciateur « sur un mode positif, comme une possibilité ouverte par la structure même de la langue » (Philippe 2002 : 18), bref, comme une sorte d'*appareil formel* (si l'on veut garder la formule benvenistienne) de l'*effacement énonciatif*.

1.2. De quelques marques de l'appareil formel de l'effacement énonciatif

Dans le droit fil de cette conception positive de l'EE, on donnera ci-après quelques unes des marques entrant dans la construction d'un « appareil formel » de l'EE, même s'il est assez vain d'ambitionner de donner de cet appareil formel une version complète et homogène.

Sur le *plan linguistique*, comme l'EE est sensible à travers la référénciation, il repose sur les marques qui favorisent le surgissement de l'objet (du discours) indépendamment du locuteur. On pense immédiatement aux marques affectant la référence nominale et verbale :

i) Ainsi, au plan de la référence nominale, des phénomènes de substantivation des adjectifs ((1)) – dont Bally 1944 : 362¹ avait voilà longtemps souligné le rôle dans ce qu'il ne nommait pas l'EE –, des nominalisations ((2)), des SN précédés de déterminants à valeur générique ((3)), de l'emploi de termes « neutres », non marqués, paraissant échapper à la problématique de la connotation (Jaubert 1990 : 83, Koren 1996 : 72) ((4)), du choix d'un pronom indéfini ((4a)) :

- (1) La fragilité de la victoire (au lieu de « une victoire fragile »).
- (2) La production des bombes se fait sans discontinuer.
- (3) Le chien est un mammifère.
- (4) Les absences des salariés (au lieu de « l'absentéisme des travailleurs »).
- (4a) On remarquera les absences des salariés (au lieu de « Je critique l'absentéisme des travailleurs »).

ii) Ainsi, au plan de la référence verbale, des phrases averbales ((5)), des infinitivations ((6)), de certaines impersonnalisations ((7), (7a), (7b) « dilu[ant] la responsabilité inhérente à l'acte d'assertion » selon la formule de Nølke 1994 : 87, 89, comme c'est le cas pour (7a) et (7b)) ; de passivations ((8)), de l'emploi des plans d'énonciation historique ou impersonnel, des énoncés génériques ((9)), stéréotypiques ((10)) ou doxiques ((11)) :

- (5) Batailles à Bagdad (*Libération* 8 avril 2003, page 1).
- (6) Lâcher de bombes sur Bagdad.

¹ Bally souligne le rôle de la substantivation des adjectifs, des phrases averbales, des infinitivations dans la construction d'un effet objectivant : il oppose ainsi « elle cambra sa taille svelte » (exemple des Goncourt) à « elle cambra la sveltesse de sa taille », qui paraît plus objectif, plus indépendant du locuteur. Mais Bally considère ces énoncés comme des jeux littéraires, des traits de style qui détournent le système général de la langue (Philippe 2002 : 21).

- (7) Il se produit chaque année des dizaines de millions d'armes.
 (7a) Il paraît que Marie est malade (polyphonie externe, Nølke 1994 : 86)
 (7b) Il semble que Marie soit malade (polyphonie interne, *ibid.* : 87-89)
 (8) Des milliers de bombes ont été lâchées sur l'Irak.
 (9) Un soldat défend sa patrie.
 (10) Pas de bonne politique sans bonne diplomatie.
 (11) Le chien est un fidèle ami de l'homme.

iii) Au plan de la connexion entre syntagmes et propositions, en revanche, les marqueurs paraissent davantage rétifs à l'EE car les connecteurs logiques et les marqueurs spatio-temporels expriment les relations entre objets du discours en fonction des préoccupations intersubjectives, interactionnelles du locuteur, tout comme les conjonctions et locutions conjonctives, les prépositions et locutions prépositives ou les adverbes : c'est pourquoi l'EE s'accommode mal de la phrase complexe et apparaît dans maintes phrases simples, voire averbales. Néanmoins, un certain EE est possible, pour les marqueurs spatio-temporels à tout le moins, avec le choix de repérages anaphoriques ((12)), voire pour certains connecteurs lorsqu'ils semblent indiquer des relations entre objets indépendamment du PDV du locuteur ou de l'énonciateur qui les évoque ((13)) :

- (12) A gauche de la maison, se trouve un sapin.
 (13) La bombe a atteint le char de plein fouet, ce dernier s'est donc totalement désintégré.

Ces procédés linguistiques peuvent se cumuler.² Dès qu'ils sont en congruence, sur le *plan discursif*,³ ils participent aux diverses stratégies d'objectivation de l'objet et d'effacement du locuteur : ainsi des procédés de

² Ils peuvent aussi jouer en sens inverse, apparemment, du moins : ainsi, l'auteur de « nos amis les chiens ne sont pas admis » affiche son amour des canidés pour mieux masquer sa responsabilité dans leur interdiction en se retranchant derrière une passivation...

³ A quoi il conviendrait d'ajouter, sur le *plan stylistique* ou *générique*, des procédés tels que la juxtaposition de points de vue (Koren 1996 : 29, 100, 103), éventuellement appuyée sur une syntaxe privilégiant la juxtaposition (*ibid.* : 74, 114), produisant des effets de montage qui paraissent indépendants du locuteur primaire (*ibid.* 41) ; sur le *plan rhétorique*, tout l'arsenal des procédés de la rhétorique restreinte *et* étendue (Amossy 2000), avec ses figures de mot et ses figures de pensée susceptibles de participer de cette vitalisation de l'objet indépendante du locuteur (hypotypose, personnification, etc.) : cf. Koren 1996 pour l'analyse de certains de ces procédés dans le discours de presse, et Adam et Bonhomme 1997 pour l'argumentation publicitaire.

dynamisation des objets dans les « mises en description⁴ », du choix du récit à la troisième personne avec narrateur anonyme et énonciation historique dans les « mises en narration », du choix des énoncés toujours vrais, d'un énonciateur générique, ou d'une valeur aspectuo-temporelle gnominique pour les « mises en argumentation ». Ainsi encore avec les « mises en information » déroulant les données informationnelles selon la logique interne à l'objet de discours, indépendamment d'une prise en compte du destinataire (Bronckart 1996). Même l'énonciation personnelle, *a priori* rétive à tout EE, est susceptible de relever de cette problématique, dès lors que le *je* ou le *tu* se trouvent comme vidés de toute référence pertinente à leur contexte de production⁵ (Philippe 2002 : 22s, Monte 2003 : 178), ce qui vaut notamment pour le *je* poétique/lyrique qui manifeste une « disponibilité énonciative radicale » (Gelas 2003 : 137), à même de favoriser des « représentations prototypiques partagées » (Dominicy 1989 : 502).

Ainsi, il faut comprendre que les énoncés relevant de l'EE sont, en premier lieu les énoncés désembrayés (énonciation historique et théorique), mais à la condition que les repérages anaphoriques s'accompagnent du moins de subjectivèmes possible, afin que la référenciation des objets du discours paraisse aussi indépendante que possible de la situation d'énonciation du locuteur, comme de sa subjectivité. On comprend ainsi que si ces mêmes plans d'énonciation ne se limitent qu'aux repérages anaphoriques, tout en truffant le discours de subjectivèmes, l'effet d'EE sera moindre.

Et, de même, si un plan d'énonciation personnelle ne relève *a priori* pas de l'EE, en revanche, s'il comporte peu de subjectivèmes, et que le *je* et/ou le présent valent pour tout le monde et/ou pour toujours, alors l'énonciation personnelle tend vers l'EE, du fait de cette désinscription énonciative. Les énoncés relevant de l'EE sont donc, en second lieu, ceux qui relèvent de cette désinscription énonciative. Au demeurant, il ne faut pas opposer massivement des plans d'énonciation qui seraient homogènes, car le locuteur peut, d'une phrase à l'autre, choisir de référer aux objets en relation avec les coordonnées de la situation d'énonciation, ou non. C'est ce qui se passe

⁴ En évoquant *les mises en texte* (en récit, en description, en argumentation, etc.) au pluriel, et en choisissant une dénomination dynamique, la formulation de Charaudeau insiste judicieusement sur la variété et la liberté des choix d'écriture du locuteur, malgré les contraintes génériques, textuelles ou situationnelles.

⁵ Les recettes mises en scène à la télévision utilisent un présent partiellement décontextualisé équivalent à l'infinitif, corrélé à un *je* « vide » : « et alors je prends mes/les blancs battus en neige, je les incorpore à la béchamel sans les casser » = « prendre les blancs et les incorporer... »

dans l'incipit du *Mort qu'il faut*, lorsque le *je* procède à une pause descriptive d'une manière désimpliquée, objectivante.

1.3. Un cas particulier d'effacement énonciatif dans un récit autobiographique

Comme dans la plupart de ses récits à dimension autobiographique (*Le Grand voyage, L'Écriture ou la vie*⁶), l'incipit du *Mort qu'il faut* repose sur un *je* présent dans les premières pages, le plus souvent avec la première personne, relayée ou annoncée par un *on* inclusif – on retrouve ces deux modalités dans notre extrait – :

(14) – **On** a le mort qu'il faut ! crie Kaminsky.

Il arrive à grandes enjambées, n'attend pas de m'avoir rejoint pour claironner la bonne nouvelle.

Un dimanche de décembre : soleil d'hiver.

Les arbres, alentour, étaient couverts de givre. De la neige partout, apparemment depuis toujours. Elle avait, en tout cas, le reflet bleuté de l'éternel. Mais le vent était tombé. Ses habituelles rafales sur la colline de l'Ettersberg, rudes, rêches, glaciales, ne parvenaient plus jusqu'au repli du terrain où se dressait le bâtiment des latrines du Petit Camp.

Fugitivement, au soleil, dans l'absence du vent mortifère, **on** aurait pu penser à autre chose. C'est ce que je m'étais dit, en arrivant au lieu du rendez-vous, devant la baraque des latrines collectives. **On** aurait pu se dire que l'appel venait de se terminer, qu'on avait devant soi, comme chaque dimanche, quelques heures de vie : une fraction appréciable de temps qui n'appartiendrait pas aux SS (Semprun, *Le Mort qu'il faut*, Gallimard 2001 : 13. NB : les italiques sont nôtres).

On a l'impression, à lire le fragment en italiques qui fera l'objet de l'analyse, d'être confronté à « une fonction purement descriptive », selon les mots de Vion, par laquelle le langage « se contenterait de constater et de relater les dispositions d'un monde tel qu'il serait sans l'intervention d'un sujet parlant » :

- le sujet des perceptions est indiqué en amont du fragment en italiques par un « on » qui renvoie aussi bien au *je* narré qu'à ses co-détenus ; mais, dans le fragment, ce « on » disparaît pour laisser place à des descriptions non rapportées explicitement à ce(s) même(s) sujet(s) ;
- le moment est indiqué au travers d'énoncés averbaux ;
- le lieu est évoqué à travers des termes neutres (cf. la « description » des arbres), des énoncés averbaux ou stéréotypiques (pour évoquer un lieu

⁶ Il faut excepter la section zéro de *Quel beau dimanche !* dont le début est un récit à la troisième personne (mais ce « il » renvoie au Semprun d'alors).

balayé par le vent, et, de manière générale, exposé à la rigueur climatique) ; on note des déterminants à valeur générique (« le reflet bleuté de l'éternel »). Certes, il n'y a pas de passivation, d'infinitivation ou d'impersonnalisation, mais la référenciation des perceptions produit le même effet d'EE, obtenu ici essentiellement grâce au procédé rhétorique de vitalisation des phénomènes (« le vent était tombé », « où se dressait le bâtiment »).

Cette dernière remarque montre que l'EE, loin de relever d'une logique binaire, appartient au domaine des gradients et des continuums. Certes, en (14), l'EE est faiblement marqué par rapport à un texte scientifique écrit avec un plan d'énonciation théorique. De même, les réécritures partielles en (14a) et en (14b) manifestent un EE croissant, avec suppression progressive du procès de perception en (14a'') et (14a'''). Ce ne sont pas les seules possibilités d'effacement, puisque (14b'') montre qu'en l'absence de procès de perception, le connecteur permet d'inférer un procès mental et un procès perceptuel qui sont absents de (14b''') (Rabatel 1999, 2001b) :

(14a') Nous étions/on était en décembre, je me souviens parfaitement du soleil d'hiver qui brillait alors

(14a'') Nous étions/on était en décembre, le soleil d'hiver brillait

(14a''') Un dimanche de décembre : soleil d'hiver

(14b') Mais je sentais que le vent était tombé

(14b'') Mais le vent était tombé

(14b''') Le vent était tombé

Mais, tout faiblement marqué qu'il soit en général, ce paragraphe est malgré tout fléché comme relevant de cette problématique du fait du contraste avec ceux qui l'encadrent, qui se signalent par une indéniable prolifération du *je* : dans le co-texte étroit, il n'est pas sans signification que le « je » encadre la description, sans figurer explicitement à l'intérieur du cadre.

Dans le même temps, cet EE est contrebalancé par des traces disséminées et discrètes de subjectivité :

- la première phrase pose le cadre temporel, avec des références calendaire et météorologique (dimanche, décembre, soleil hivernal) orientant vers des inférences de nature euphorique : bientôt les fêtes de Noël, et d'ici-là, une bonne journée de repos en perspective. Autant de données que la conclusion démentira, et dont on ne trouve pas trace dans la seconde phrase, produisant quelque chose comme une attente déçue. Cette tension entre la construction d'une attente euphorique, démentie sans commentaires aucuns par une réalité dysphorique est encore plus nette dans la fin de la description : l'absence de vent agressif dans le « repli du terrain où se

dressait le bâtiment des latrines du Petit Camp » oriente l'interprétation de ce lieu protégé de façon positive : las, c'est le lieu d'implantation des latrines...

- l'évocation de la neige, plutôt objectivante, en première lecture,⁷ est contrebalancée par la mention temporelle « apparemment depuis toujours » : cette mention renvoie à un énonciateur qui évalue (« apparemment ») et qui témoigne d'un savoir dépassant le cadre spatio-temporel de la perception en acte (« depuis toujours »). La mise en présence d'un circonstant temporel construisant un énonciateur omniscient⁸ et d'un adverbe modalisateur d'incertain produit une dissonance, invitant à dépasser la valeur descriptive de l'énoncé, pour inférer le caractère insupportable de l'hiver à venir et la crainte de ne pas lui survivre ;

- ce même mouvement interprétatif est activé par « en tout cas », qui présuppose un procès mental invitant à dépasser la valeur dénotative du « reflet bleuté » (effets du soleil sur les neiges et glaces compactées) pour renvoyer à la crainte d'une éternisation de la souffrance d'être (à moins que ce ne soit à une transcendance glacée et glaçante) ;

- le connecteur, dans « mais le vent était tombé », postule une conclusion antérieure anti-orientée du type : « Fera-t-il donc toujours aussi glacial ?/Le printemps ne viendra-t-il donc jamais ? » Bref, la description du vent inscrit en creux un coénonciateur (le je narré lui-même, un de ses compagnons ou le lecteur) qui ne se manifeste pas, en sorte que cette présence présupposée, doublée d'une absence explicite construit la scénographie énonciative propre à ce récit autobiographique, avec un locuteur présent/absent, doublé d'un coénonciateur présent/absent ;

- sur les plans rythmique et prosodique, on note la convergence d'une syntaxe paratactique – (cf. les énoncés averbaux) produisant un effet de montage « objectif » (cf. *supra* note 3) – avec le rythme ternaire en crescendo (« rudes, rêches, glaciales »), la troisième épithète ayant la force illocutoire maximale, dissociée, de plus, des deux précédentes par l'allitération qui réunit « rudes » et « rêches ». Le passage contient d'ailleurs d'autres figures de consonance : allitération de la fricative de neige et de givre (mots-thèmes), de la dentale sourde [t], de la liquide [r] qui sont liées à « latrines » (autre mot-thème), homéotéleute de « rafales » et « glaciales », etc. Lorsque l'EE est dominant et que l'argumentation revêt les apparences de la description, la dimension phonétique et rythmique du langage semble

⁷ L'interprétation objectivante de « partout » s'appuie sur la valeur descriptive objectivante d'« alentour », qui précède. Mais « partout » n'a pas essentiellement une valeur descriptive, il est déjà chargé de subjectivité, comme l'indique l'étymologie du mot, avec son redoublement expressif qu'on retrouve dans **partout**, **tout partout**, **surtout**, **avant tout**, **par dessus tout**, **en tout**, **en tout et pour tout**, etc.

⁸ Cf. *infra*, les « habituelles rafales ».

prendre le relais : les signifiants seraient alors les traces linguistiques de la présence du sujet d'énonciation,⁹ présence qui ne peut être actualisée que sous la responsabilité du coénonciateur (cf. Koren, ici même et *Semen 16*).

Concluons. Sur le plan du dit comme du dire, la référenciation est entièrement construite sur des tensions internes qui affectent le mode de donation des référents : c'est l'hiver : *mais* il y a du soleil ; c'est dimanche : *mais* on est dans un camp de concentration ; l'éternel est mentionné : *mais* c'est pour renvoyer aux neiges glacées ; l'endroit est affreusement venteux : *mais* le vent est tombé ; il existe un endroit heureusement préservé : *mais* c'est celui des chiottes. Bref, l'espace est traversé de contradictions.

Ces tensions de nature profondément dialogique donnent sa coloration particulière à la « rhétorique de l'indicible » mise en œuvre, oscillant entre une absence radicale impossible et une présence improbable, à travers les traces ténues du sujet modal dans les italiques – comme si la présence avait la forme d'une absence,¹⁰ ou comme si la tentative totalitaire de réduire au silence l'humanité n'était pas le dernier mot de l'histoire, malgré tout.

Sur un plan théorique, ces tensions légitiment le passage à une lecture à double portée, cumulant valeur descriptive des états de chose dénotés et valeur interprétative (Sperber et Wilson 1989 : 343-347 et Rabatel 2003f). Ainsi, il ne faut pas croire que l'EE alimente la thèse de l'objectivité des discours ou reproduise naïvement le couple infernal objectif/subjectif : en réalité, c'est tout le contraire, car, comme on vient de le voir, l'analyse du mode de donation des référents permet de remonter, de la dénotation des objets, vers le sujet à l'origine de cette dénotation, et, partant, de saisir les effets pragmatiques qui en résultent.

Autrement dit, la description « objectivante » est traversée par les angoisses ou les espérances souterraines du *je* narré, selon une lecture à double portée dans laquelle les référents dénotés expriment en sus une pensée infra-verbalisée, tel un monologue intérieur pré-réflexif (Rabatel 2001a, 2003a), qui s'extériorise juste après les italiques, lorsque le narrateur dit qu'« on aurait pu penser à autre chose ». Cette pensée extériorisée confirme la réalité des procès de pensée antérieurs, décelables à travers le

⁹ Bordas 2002 : 12 évoque « l'évidence d'une présence au monde » et de Cornulier 2002 : 109 insiste sur l'activité mentale qui ordonne par le rythme les énonciations.

¹⁰ Dans *Adieu, vive clarté...*, Semprun évoque une « fatigue de vivre », « une présence aiguë de néant » datée de l'exil des républicains espagnols : « Plus tard – beaucoup plus tard : plusieurs vies plus tard – dans un livre qui s'est appelé *Quel beau dimanche !*, j'ai décrit ainsi l'absence à moi-même, au monde, l'extrême fatigue de vivre qui m'a saisi à l'adolescence, dans la radicale étrangeté où j'avais été projeté » (Semprun *Adieu, vive clarté...* Gallimard 1998 : 63).

dialogisme interne des subjectivèmes. Malgré le soleil, la mort reste omniprésente, comme le confirme le trajet intertextuel du « mort qu'il faut » initial au « vent mortifère » final, en passant par la description du vent, dans notre extrait en italiques, sous le signe d'une mort à laquelle il paraît difficile d'échapper.

Examinons à présent si ce dialogisme interne et ce cumul des valeurs descriptives et interprétatives n'activent pas un mouvement interprétatif idoïne chez le coénonciateur, sur la base de mécanismes argumentatifs indirects.

2. Effacement énonciatif et effacement argumentatif

D'un point de vue pragmatique, le simulacre d'EE paraît en congruence avec un simulacre d'« effacement » argumentatif, au sens où la dimension argumentative ne résulte pas d'un marquage explicite d'énoncés construisant une suite de propositions orientées vers une fin, au terme d'un ensemble de relations déductives explicites. L'exemple (14) relève donc moins d'une *visée argumentative* que d'une *dimension argumentative*, découlant du dialogisme interne du texte, qui invite à remplir les absences signalées par les tensions au cœur de la référenciation même.

2.1. L'effet argumentatif indirect

Si cette hypothèse est pertinente, l'antithèse précédente entre dysphorie et euphorie alimente par inférence une autre antithèse, opposant Buchenwald à Weimar dont la présence est inscrite en creux à travers le mode de donation des référents, mettant en perspective de manière (in)augurale l'horreur absolue du camp de Buchenwald *et* le Weimar de la Grande République des Lettres. En effet, l'Ettersberg alimente une inférence sur Goethe, ses conversations avec Eckermann. À partir de là, le Petit Camp ne peut pas ne pas faire penser à la « petite maison de Goethe », à ce fameux *Gartenhaus* et l'évocation des latrines collectives du Petit Camp fait un contraste grimaçant avec le banc où Goethe aimait s'asseoir, à la belle saison.

Toutes ces inférences seront confirmées une cinquantaine de pages plus loin, sous une forme d'adresse au lecteur.¹¹ Mais, insistons-y, ces hypothèses interprétatives sont activées par le dialogisme interne, très

¹¹ « Car la veille – ou le matin même, si vous avez choisi l'après-midi pour la promenade jusqu'au *Gartenhaus* – vous aurez parcouru les quelques kilomètres qui séparent Weimar du camp de concentration de Buchenwald, sur la colline de l'Ettersberg, où Goethe, précisément, aimait tant à se promener avec l'ineffable Eckermann » (Semprun *Le Mort qu'il faut* Gallimard 2001 : 68).

discret, mais néanmoins obstiné, dont est tissée la référenciation des lieux, dans le co-texte étroit. Certes, il est possible que le lecteur de Semprun qui ne connaîtrait pas Goethe et Weimar passe momentanément à côté de ces allusions, mais cela n'enlève rien à la démonstration : l'essentiel, c'est de repérer les tensions internes au texte et leur fonction d'appel, à charge pour le coénonciateur d'y répondre au mieux.

De surcroît, la récurrence des tensions dialogiques¹² qui traversent la description indique que Weimar et Buchenwald se répondent (voire se superposent) et qu'il n'y a donc pas lieu de se livrer à une antithèse trop commode entre les lieux de la plus haute culture d'un côté, et de la plus basse ignominie de l'autre : car la culture n'est pas tout entière du côté des victimes et l'inculture du côté des bourreaux, comme nous le rappellent le nombre d'intellectuels fourvoyés dans le totalitarisme et les efforts de rationalisation des dictatures jusqu'au cœur de l'innommable. Ces hypothèses sont centrales dans *Le Mort qu'il faut*, on peut même dire qu'elles sont tout le propos de l'œuvre de Semprun, comme le confirment ces extraits plus explicites de *Quel beau dimanche !* Oui, comme l'indiquent les extraits suivants, les arbres de l'Ettersberg pointent bien vers le hêtre de Goethe, et à travers lui, vers une méditation sur cette superposition inouïe de la Grande Culture allemande et européenne et de la Barbarie organisée à l'échelle de l'Europe¹³ :

(15) Alors, sur sa gauche, dans cette sorte d'éternité neigeuse, il voyait l'arbre.

Au-delà du talus, de la rangée de hauts lampadaires, de la longue théorie de colonnes hiératiques, il y avait un arbre. Un hêtre sans doute. Détaché de la masse confuse des hêtres, au milieu d'un espace dégagé, somptueusement solitaire. L'arbre qui empêchait de voir la forêt, qui sait ? Le hêtre suprême. (Semprun, *Quel beau dimanche !* Grasset 1980 : 14)

(16) La forêt de hêtres sur la colline de l'Ettersberg qui donne son nom au lieu-dit, Buchenwald, se trouve à quelques kilomètres de Weimar. [...] Ce dernier aspect de la vie de la cité est fortement souligné, non sans quelques grandiloquence nébuleuse, dans un recueil de documents sur le camp de

¹² Tout comme les incessants allers-retours entre hier et aujourd'hui, qui peuvent paraître de l'afféterie, mais qui traduisent en profondeur ce refus des antithèses faciles.

¹³ Cf. également *Le Grand voyage*, dans lequel Semprun évoquait explicitement « ce hêtre dont on dit que Goethe venait s'asseoir à son ombre. Je pense à Goethe et à Eckermann, en train de bavarder sous ce hêtre entre les cuisines et l'« Effektenkammer ». [...] Je regarde Haroux s'inonder le visage de cette eau fraîche et pure et je me demande quelle tête il ferait si je lui disais qu'il est en train de boire l'eau de Goethe, que sûrement Goethe est venu jusqu'à cette source campagnarde pour étancher sa soif, après avoir bavardé avec Eckermann, pour la postérité. C'est simple, il m'enverrait chier » (Semprun *Le Grand Voyage* Folio : 142).

concentration de l'Ettersberg. [...] Avec Goethe, toute la société intellectuelle de Weimar aimait à se retrouver sur l'Ettersberg, afin d'y goûter le repos et le grand air (Semprun, *Quel beau dimanche !* Grasset 1980 : 16-17).

Qui plus est, *Quel beau dimanche !* explicite nettement ce qui est sous-jacent dans *Le Mort qu'il faut*, à savoir le « parallèle » entre le système concentrationnaire nazi et le Goulag :

(17) Quoi qu'il en soit, en 1944, alors que j'imaginai avec un plaisir assez pervers les élucubrations de Goethe à propos de cette inscription de Buchenwald, *A chacun selon son dû* – expression cyniquement égalitaire – je ne savais pas que Varlam Chalamov aurait été un interlocuteur tout à fait valable, dans ces dialogues sur l'Ettersberg. Je ne savais rien de Varlam Chalamov. Je ne savais rien de Kolyma.

C'est-à-dire, plus précisément : même si j'avais su, je n'aurais rien voulu savoir (Semprun, *Quel beau dimanche !* Grasset 1980 : 134).

(18) Mon livre [*Le Grand voyage*] était sous presse quand j'avais lu *Une journée d'Ivan Denissovitch*. Ainsi, avant même que mon livre ne paraisse, je savais déjà qu'il me faudrait un jour le réécrire. Je savais déjà qu'il faudrait détruire cette innocence de la mémoire. Je savais déjà qu'il me faudrait revivre mon expérience de Buchenwald, heure par heure, avec la certitude désespérée de l'existence simultanée des camps russes, du Goulag de Staline. Je savais aussi que la seule façon de revivre cette expérience était de la réécrire, en connaissance de cause, cette fois-ci. Dans la lumière aveuglante des projecteurs des camps de la Kolyma éclairant ma mémoire de Buchenwald.

Je n'avais encore rien écrit, en somme.

Rien d'essentiel, tout au moins, rien de vrai. J'avais écrit la vérité, sans doute, rien que la vérité. Si je n'avais pas été communiste, cette vérité-là aurait suffi. Si j'avais été chrétien, social-démocrate, nationaliste – ou patriote, simplement, comme disaient les paysans du pays d'Othe – la vérité de mon témoignage aurait suffi. Mais je n'étais pas chrétien, ni social-démocrate, j'étais communiste. Tout mon récit dans *Le Grand voyage* s'articulait silencieusement, sans en faire état, sans en faire un plat ni des gorges chaudes, à une vision communiste du monde. Toute la vérité de mon témoignage avait pour référence implicite, mais contraignante, l'horizon d'une société désaliénée : une société sans classes où les camps eussent été inconcevables. Toute la vérité de mon témoignage baignait dans les huiles saintes de cette bonne conscience latente. Mais l'horizon du communisme n'était pas celui de la société sans classes, je veux dire : son horizon réel, historique. L'horizon du communisme, était celui du Goulag. Du coup, toute la vérité de mon livre devenait mensongère (Semprun, *Quel beau dimanche !* Grasset 1980 : 384-385).

A la lumière rétrospective de *Quel beau dimanche !* la mention obsédante des neiges éternelles, des hivers sans fin et des rafales « rudes, rêches, glaciales » du « Petit Camp », dans l'incipit du *Mort qu'il faut*, profile d'emblée Buchenwald dans la perspective de cet autre camp qu'est le Goulag : mais sous la forme d'un sous-entendu. A quoi s'ajoute un deuxième sous-entendu, plus implicite encore, invitant à lire en surimpression les originelles *Conversations de Gæthe avec Eckermann* et les *Nouvelles Conversations de Gæthe avec Eckermann*,¹⁴ que Blum avait écrit en 1901 et dont le souvenir devait le tarauder, alors qu'il était lui aussi prisonnier à Buchenwald. Le narrateur met ainsi en scène une réflexion essentielle sur la responsabilité des gauches – social-démocrate avec Blum, communiste avec Semprun – face à la résistible ascension des fascismes : du point de vue même du parcours politique et des responsabilités de Semprun et de Blum, comme du point de vue du lieu d'où ils parlent, c'est-à-dire de l'expérience des camps, et de la perspective qu'elle autorise, cette réflexion est incontournable.

Ainsi, l'incipit du *Mort qu'il faut* repose-t-il sur des mécanismes argumentatifs implicites variés, certains relevant de la présupposition, d'autres d'inférences plus ou moins sensibles,¹⁵ comme on le mesure par la comparaison avec les extraits de *Quel beau dimanche !*

2.2. Les mécanismes de l'effet argumentatif indirect

Quels sont les mécanismes textuels à l'origine de la dimension argumentative ? Traditionnellement, l'argumentation est définie sur le plan linguistique comme une chaîne d'énoncés formant discours (E1 et E2) et se laissant paraphraser par l'un des énoncés suivants :

E1 motive, justifie, défend, fonde, permet de croire, de dire, de penser que..., appuie, étaye, implique..., cause, explique, prouve, démontre... E2,

¹⁴ Dans ses *Nouvelles conversations de Gæthe avec Eckermann*, Blum, alors inspiré par Jaurès, tente une synthèse entre socialisme et démocratie, réforme et révolution, patriotisme et internationalisme, dans la perspective idéaliste (et non marxiste) qui est la sienne, visant à établir dans le monde une « moralité universelle ». Cet universalisme, qui est le thème principal des *Nouvelles conversations* (cf. *Encyclopaedia universalis*, Tome 3), est bien évidemment terriblement rudoyé par la confrontation avec l'universalisation du mal dans le système concentrationnaire. NB : Blum, ainsi que son ouvrage, sont évoqués p. 20, 21 et 23 de *Quel beau dimanche !*

¹⁵ Sans doute serait-il bon de s'interroger sur les raisons qui ont poussé Semprun à impliciter (dans *Le Mort qu'il faut*) ce qu'il a auparavant explicité (dans *Quel beau dimanche !*) et ce qu'il avait d'abord occulté (dans *Le Grand voyage*), mais cela déborderait notre propos.

E1 est donné comme une bonne raison d'admettre, de croire... E2, E1 est énoncé pour, en vue de, dans l'intention de faire accepter, faire croire, faire faire, faire dire... E2 (Plantin 1996 : 14)

Or, dans le discours littéraire, maints énoncés, qui cumulent valeurs descriptive et interprétative, relèvent d'une forme d'argumentation aux antipodes des critères de la situation argumentative listés par Christian Plantin. Si l'on privilégie la dimension inférentielle de cet extrait, on peut en résumer le *paradoxe argumentatif* comme suit¹⁶ :

Hypothèse n° 1 :

- 1 : Il y a bien un énoncé E1 ; *mais l'énoncé E2 n'est pas explicite* ;
- 2 : Il n'y a pas de question ; *ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de problème, ni de réponse* ;
- 3 : Il n'y a pas d'argument explicitement proféré par un locuteur ; *mais les états du monde dénotés (valeur descriptive) se doublent d'une valeur argumentative (interprétative) à valeur d'argument, sur le mode des évidences perceptuelles ou conceptuelles.*

On peut imaginer la situation inverse, pour les points 1 et 2, si l'on privilégie le caractère implicite du dialogisme de ces énoncés (c'est ce dialogisme implicite qui jouera un grand rôle sur le plan herméneutique), le texte étant la réponse à un énoncé E1 non mentionné, présent/absent :

Hypothèse n° 2 :

- 1a : Il y a bien un énoncé E2 ; *mais l'énoncé E1 n'est pas explicite (cf. l'absence de proposition P précédant « en tout cas », « mais »* ;
- 2a : Il y a bien une réponse ; *mais celle-ci prend la forme d'un énoncé descriptif, en l'absence de question explicite : c'est l'indice d'un problème, car comment comprendre la dimension responsive de l'énoncé en l'absence d'attitude questionnante ?*
- 3 : cf. point 3 de l'hypothèse n° 1 : *rien n'est démontré, tout est montré, à charge pour le destinataire de conclure.*

Telle est la force argumentative de ce type d'arguments par les faits : ils n'ont pas l'air d'arguments, et, s'ils servent à l'argumentation, la charge en échoit au lecteur, qui n'est pas, de ce fait, institué en contradicteur explicite. Cela permet à l'argumentation indirecte d'échapper aux contre-discours

¹⁶ On reprend, en les développant dans une perspective interprétative, les analyses présentées dans Rabatel 2003d.

généralement contre-productifs, du type « argumenter pour *P* affaiblit *P* » ou « réfuter *P* renforce *P* » (Plantin 2002 : 240-241) : on comprend par contraste la force de ces effets argumentatifs indirects, puisque leur forme objectivante d'évidence perceptuelle n'active pas de mécanismes interactionnels de nature à générer de tels contre discours.

Un argument supplémentaire en faveur de l'efficacité de cette argumentation indirecte réside dans le caractère paradoxal de l'hypothèse performative. Lycan 1984 a montré que l'énoncé constatif (a) « la terre est ronde » équivaut à un énoncé performatif implicite dérivé d'une structure profonde contenant un verbe principal performatif explicitement représenté du type (b) « j'affirme que la terre est ronde » : or, si ces deux énoncés ont la même structure profonde, ils n'ont pas les mêmes conditions de vérité dans la mesure « (b) n'est pas vrai du seul fait que le locuteur affirme que (b) est vrai », à la différence de (a) (Sarfati 2002 : 39).

Tant du point de vue de la logique que du point de vue interactionnel, les énoncés qui effacent l'origine énonciative du locuteur comportent des contenus plus directement acceptables pour le coénonciateur que ceux qui passent par la médiation du locuteur/énonciateur. C'est pourquoi ces énoncés avec EE vont souvent de pair avec les schématisations de Grize (Rabatel 2000 : 247). C'est sur la base de représentations partagées et comme quasi objectives que se construisent des raisonnements communs et des valeurs communes sur la base de données et d'expériences du monde communes. On voit par la réitération du terme 'commun' combien le procédé est circulaire, et doit précisément à sa circularité son efficacité... comme sa fragilité : on n'argumente jamais aussi bien (c'est à dire qu'on n'est jamais aussi convaincant, et à moindre coût) qu'envers ceux qui partagent nos valeurs, nos présupposés, et nos modes de raisonnement.

L'intérêt de cette argumentation indirecte (ou de cet effacement argumentatif) est indéniable : comme on l'a dit en d'autres publications (Rabatel 2003c, d), l'argumentation, en se donnant la forme de perceptions délocutées, donc déconnectées de la subjectivité (apparemment, du moins, mais cet apparence est essentielle), en devient plus propositive qu'impositive. Ce type de démarche argumentative ne cherche pas à *démontrer*, mais à *montrer* une situation. Il repose sur le « comme-si », et, spécifiquement, sur le rôle des « évidences sensibles », présentées comme des évidences pour autrui puisque le locuteur les évoque comme indépendamment de lui :

le mécanisme en « comme-si », en créant un effet d'évidence, provoque, ce faisant, un effet de validité [...] qui n'est concevable que dans une conception stratifiée de l'histoire de notre rationalité, qui aurait gardé la mémoire d'un ancien statut épistémologique à l'évidence sensible (Danblon 2002 : 131).

Le « comme-si » des évidences sensibles est une machine à inférences qui nourrit l'interprétation de textes à dimension argumentative indirecte. Dans ce cas, tout récit, toute description avec EE jouent le rôle de prémisses, mais de prémisses consistant en des faits avérés, crédibles. Or, si, dans le modèle déductif de l'argumentation basé sur le syllogisme, la conclusion contient les termes figurant dans la majeure et la mineure, en revanche, dans le modèle inférentiel, la « conclusion est toujours plus riche que ses prémisses » (Grize 2002 : 22). En ce sens, l'efficacité argumentative est indissociable de l'herméneutique.

2.3. Effacement énonciatif, argumentation indirecte, herméneutique : l'appropriation des évidences perceptuelles par le coénonciateur

Sur le plan interprétatif, l'EE, à travers les descriptions perceptuelles objectivantes, correspond à ce « reflet exact de la réalité » qu'évoquait Grize 1990, et donne à ces dernières un statut d'« évidence », en raison de l'absence apparente de médiation du locuteur. Sur le plan argumentatif, cette mise entre parenthèse du sujet percevant permet au lecteur, ce coénonciateur, d'endosser la place « vide », et donc d'épouser une manière de voir d'autant plus fiable que les évidences perceptuelles ne paraissent pas polluées par une subjectivité.

De plus, les mécanismes argumentatifs spécifiques de ces textes font non seulement l'économie du sujet percevant, mais encore de la mention explicite des énoncés E1 ou E2 :

- L'implication des énoncés E2 laisse au coénonciateur le soin d'activer des inférences conduisant à E2, de les prendre en charge, ainsi que la relation en aval qui unit E1 à E2, et par contrecoup de s'approprier plus nettement l'orientation argumentative et le contenu de E1 (cf. *supra*, hypothèse n° 1) ;
- L'implication des énoncés E1 incite le coénonciateur à reconstruire ces énoncés E1, et donc à se les approprier avec la relation en amont qui non seulement conduit à s'approprier E1, mais encore l'orientation argumentative et le contenu de E2 (cf. *supra*, hypothèse n° 2).

Or cette économie est cruciale d'un point de vue herméneutique car elle laisse à l'énonciataire la charge et aussi la responsabilité des activités interprétatives : comme le dit Grize,

Celui qui par lui-même est parvenu à une conclusion a tendance à y tenir, si je puis dire, comme à la prunelle de son œil au point qu'il est capable de la maintenir contre toute évidence (Grize 1990 : 48).

Ainsi, l'effacement de l'argumenteur ou l'effacement de telle ou telle étape de l'argumentation, comme dans les enthymèmes, produit un effet d'évidence et/ou oblige le coénonciateur à un surcroît de travail interprétatif, à la condition que ce qui est implicite puisse faire l'objet d'un travail inférentiel sur la base des instructions du texte. Dans tous les cas, par défaut – par le biais des évidences perceptuelles – ou par excès – à travers les mécanismes inférentiels – l'effet argumentatif fonctionne efficacement.

Essayons toutefois d'aller plus loin sur le plan énonciatif. Sur un plan théorique, cette approche de la dimension argumentative des énoncés narratifs pose la question du statut des assertions et de leur(s) valeur(s) illocutoire(s) spécifique(s). S'il est compréhensible que les études pragmatiques se soient centrées sur l'analyse des interactions en discours, il est en revanche regrettable qu'elles se soient désintéressées des textes, et, spécifiquement, des récits écrits, qui posent pourtant de redoutables questions pour une analyse de « l'assertion », car ce n'est pas la même chose d'asserter dans des interactions discursives en face à face et dans des textes où les interactions se jouent à distance, moins entre locuteurs qu'entre énonciateurs (Confais 1995 : 116). Cette nouvelle donne implique qu'on analyse les interactions, y compris dans les textes littéraires, en distinguant locuteur et énonciateur.¹⁷

Sur ce plan, à l'instar de Ducrot 1984 : 204-205, on définira les énonciateurs comme la source de points de vue qui ne s'expriment pas « dans des paroles ». Mais, contrairement à son refus de doter ces énonciateurs de la possibilité d'émettre des actes de langage (c'était sa position en 1980), on maintiendra cette possibilité, quitte à donner à ces actes de langage une valeur indirecte, comme c'est le cas pour les énoncés en italiques de l'incipit, qui ont une indéniable valeur argumentative, fût-elle indirecte.

Quant à l'EE, il invite à bien distinguer deux effacements souvent conjoints, mais qui peuvent ne pas aller de pair, celui de l'actualisation déictique et celui de l'effacement de l'actualisation modale, c'est-à-dire tout ce qui renvoie à l'expression d'un point de vue à travers le choix des dénominations, des qualifications, des modalités et modalisations, etc. C'est précisément en raison des déliaisons de ces actualisations que les textes sont plus ou moins marqués par l'EE.

Une telle disjonction est également importante sur un plan herméneutique. Le silence du locuteur n'implique pas le silence de l'énonciateur, c'est-à-dire du sujet des actualisations modales. Chez Semprun – et sans doute aussi chez d'autres auteurs de récits du génocide –,

¹⁷ Cf. Charaudeau et Maingueneau 2002 : 220-226, Rabatel 2002, 2003a, b, e.

l'effabilité de l'expérience contredit une thèse centrale de Rinn sur la distribution des rôles, dans la rhétorique de l'indicible, visant à « faire participer ceux qui ont été désignés à leur propre processus d'extermination » (Rinn 1998 : 247). L'ineffabilité des récits de génocide est toute relative, tout comme est relatif le silence des sujets, dans la mesure où le fait même d'écrire et de décrire le système concentrationnaire, fût-ce à travers une écriture blanche, inévitablement traversée par des traces de subjectivité, témoigne de la tenace présence de l'humain, à travers le « dur désir de durer », jusqu'au cœur du mal, en dépit de lui, et au-dessus de lui.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM J.-M. et BONHOMME M. [2003, 1997], *L'argumentation publicitaire*, Nathan, Paris.
- AMOSSY R. [2000], *L'argumentation dans le discours*, Nathan, Paris.
- BORDAS E. [2003], « Le rythme de la prose », *Semen 16*, PUF-C, pp. 7-13.
- BRONCKART J.-P. [1996], *Activité langagière, textes et discours*, Delachaux et Niestlé, Paris, Lausanne.
- CHARAUDEAU P. [1992], *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette, Paris.
- CHARAUDEAU P. et MAINGUENEAU D. [2002], *Dictionnaire d'analyse du discours*, Le Seuil, Paris.
- CONFAIS J.-P. [1995, 1990], *Temps, mode, aspect*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse.
- CORNULIER (de) B. [2002], « Problèmes d'analyse rythmique du non-métrique », *Semen 16*, pp. 107-119.
- DANBLON E. [2002], *Rhétorique et rationalité. Essai sur l'émergence de la critique et de la persuasion*, Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.
- DOMINICY M. [1989], « De la pluralité sémantique du langage, Rhétorique et poétique », *Poétique 80*, pp. 499-514.
- DUCROT O. et alii [1980], *Les mots du discours*, Minuit, Paris.
- DUCROT O. [1984], *Le dire et le dit*, Minuit, Paris.
- GELAS B. [2003], « "Ecoute mon nom..." », in *Parler avec l'étranger*, Gantheret, F et Pontalis J.-B. (éds), pp. 131-153, Gallimard, Paris.
- GRIZE J.-B. [1990], *Logique et langage*, Ophrys, Gap, Paris.
- GRIZE J.-B. [2002], « Les deux faces de l'argumentation. L'inférence et la déduction », *L'argumentation, preuve et persuasion*, De Fornel, M. et

- Passeron, J-C. (éds), pp. 13-27, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.
- JAUBERT A. [1990], *La lecture pragmatique*, Hachette, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. [1980, 2002], *La subjectivité*, Armand Colin, Paris.
- KOREN R. [1996], *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*, L'Harmattan, Paris.
- MONTE M. [2003], « Essai de définition d'une énonciation lyrique », *Poétique 134*, pp. 179-181.
- NØLKE H. [1994], « La dilution linguistique des responsabilités. Essai de description polyphonique des marqueurs évidentiels *il semble que* et *il paraît que* », *Langue française 102*, pp. 84-94.
- PHILIPPE G. [2002], « L'appareil formel de l'effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur » in *Pragmatique et analyse des textes*, Amossy, (éd), pp. 17-34, Université de Tel-Aviv.
- PLANTIN C. [1996], *L'argumentation*, Le Seuil, Paris.
- PLANTIN C. [2002], « Analyse et critique du discours argumentatif », in *Après Perelman. Quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*, Koren R. et Amossy R. (éds), pp. 229-263, L'Harmattan, Paris.
- RABATEL A. [1999], « Mais dans les énoncés narratifs : un embrayeur du point de vue et un organisateur textuel », *Le Français Moderne LXVII, 1*, pp. 49-60, Paris.
- RABATEL A. [2000], « Un, deux, trois points de vue ? Pour une approche unifiante des points de vue narratifs et discursif », *La Lecture Littéraire 4*, pp. 195-254, Klincksieck, Paris
- RABATEL A. [2001a], « Les représentations de la parole intérieure. Monologue intérieur, discours direct et indirect libres, point de vue », *Langue Française 132*, pp. 72-95.
- RABATEL A. [2001b], « La valeur délibérative des connecteurs et marqueurs temporels *mais, cependant, maintenant, alors, et* dans l'embrayage du point de vue. Propositions en faveur d'un continuum argumentativo-temporel », *Romanische Forschungen 113, 2*, pp. 153-170, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann.
- RABATEL A. [2002], « Le sous-énonciateur dans les montages citationnels: hétérogénéités énonciatives et déficits épistémiques », *Enjeux 54*, pp. 52-66.
- RABATEL A. [2003a], « Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif : du point de vue *représenté* aux discours *représentés* », *Travaux de linguistique 46-1*, pp. 49-88.
- RABATEL A. [2003b], « Déséquilibres interactionnels et cognitifs, postures énonciatives et co-construction des savoirs : co-énonciateurs, sur-énonciateurs et archi-énonciateurs », dans A. Rabatel (éd) *Interactions*

orales en contexte didactique. Mieux (se) comprendre pour mieux (se) parler et pour mieux (s')apprendre, pp. 29-66, Presses Universitaires de Lyon.

RABATEL A. [2003c], « Un paradoxe énonciatif : la connotation autonymique représentée dans les 'phrases sans parole' stéréotypées du récit ». dans Authier-Revuz, J., Doury, M. et Reboul-Touré, S. (éds) *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, pp. 271-280, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris.

RABATEL A. [2003d], « Effacement énonciatif et argumentation indirecte. "On-perceptions", "on-représentations" et "on-vérités" dans les points de vue stéréotypés », Dans P-Y. Raccah (éd) *Signes, langues et cognition*, Presses universitaires de Limoges.

RABATEL A [2003e], 2003 « L'effacement énonciatif et ses effets pragmatiques de sous- et de sur-énonciation », in *Formes et stratégies du discours rapporté : approche linguistique et littéraires des genres de discours*, Lopez Muñoz JM., Marnette S., et Rosier L., (éds.) *Estudios de Lengua y Literatura francesas 14*, pp. 27-48, Université de Cadix.

RABATEL A. [2003f], « Le problème du point de vue dans le texte de théâtre », *Pratiques 119-120*, pp. 5-31.

RINN M. [1998], *Les Récits du génocide*, Delachaux et Niestlé, Paris, Lausanne.

SARFATI G.-E. [2002], *Précis de pragmatique*, Nathan, Paris.

SEMPRUN J. [1963], *Le grand voyage*, Gallimard, Paris.

SEMPRUN J. [1980], *Quel beau dimanche !* Grasset et Fasquelle, Paris.

SEMPRUN J. [1994], *L'écriture ou la vie*, Gallimard, Paris.

SEMPRUN J. [2001], *Le mort qu'il faut*, Gallimard, Paris.

SEMPRUN J. [1998], *Adieu vive clarté...* Gallimard, Paris.

SPERBER D. & WILSON D. [1989] *La pertinence. Communication et cognition*. Minuit. Paris.

VION R. [2001], « 'Effacement énonciatif' et stratégies discursives », in *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, De Mattia, Monique et Joly, André (éds), pp. 331-354, Ophrys, Gap, Paris.